Un champ pour l'histoire : l'animal

Eric Baratay

▶ **To cite this version:**

Eric Baratay. Un champ pour l'histoire : l'animal. Cahiers d'histoire, 1997, 42 (3-4), pp.409-442. hal-00485476v1

HAL Id: hal-00485476
https://univ-lyon3.hal.science/hal-00485476v1

Submitted on 20 May 2010 (v1), last revised 2 Feb 2011 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire de l'animal est un domaine historiographique seulement constitué dans la décennie 1980 en dépit de travaux antérieurs, mais isolés. Il est maintenant assez bien développé en matière d'archéozoologie et pour les périodes antique et médiévale. Il l'est moins pour les temps modernes, sauf en matière de consommation, et surtout pour l'époque contemporaine où les travaux des historiens sont encore peu nombreux.

Ce numéro spécial a pour but de tracer le bilan de la recherche, de marquer la réalité de ce champ historiographique, de l'inscrire dans des perspectives d'ensemble, mais aussi de contribuer à son développement pour les époques récentes. La réunion d'historiens spécialistes de cette histoire et de non-spécialistes, mais qui la rencontrent souvent dans leurs enquêtes, prouve son aspect transversal, polymorphe et voudrait inciter les universitaires à l'intégrer dans leurs projets de recherches et leurs directions de travaux.

Cela justifie en partie le choix du thème de l'animal domestique, outre les événements biotechnologiques récents qui lui donnent toute son acuité, outre le fait qu'il révèle au mieux l'emprise de l'homme sur la nature. Il permet de montrer la diversité des pratiques et des représentations, d'indiquer l'ampleur du sujet. C'est pourquoi la problématique choisie, de la campagne à la ville, n'a pas pour but d'épuiser, voire de baliser un domaine précis, mais de faire connaître des résultats, d'ouvrir des pistes, de convaincre de leur fécondité.

UN CHAMP POUR L'HISTOIRE : L'ANIMAL

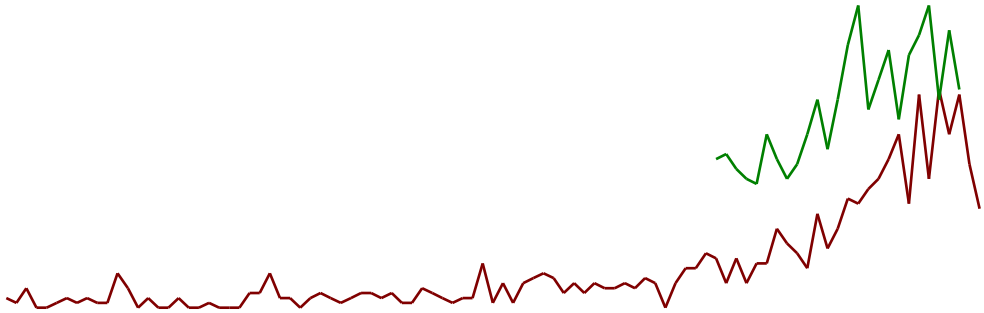
L'ÉMERGENCE D'UN THEME

Évoquer la constitution du chantier « Histoire de l'animal » revient d'abord à présenter un paradoxe : la plupart des lecteurs, et des historiens de profession, auront l'impression d'un domaine nouveau en découvrant ce numéro spécial et pourtant la bibliographie de quelques 800 titres que nous présentons ci-dessous montre qu'il n'en est rien. En France, les premiers travaux, évidemment écrits avec des méthodes et des perspectives différentes des nôtres, datent de la fin du XVIII[e] siècle ou du XIX[e] siècle et abordent déjà des thèmes variés : histoires de la chasse[1], de la pêche[2], de la boucherie[3], de l'utilisation des bêtes domestiques[4], de la zoologie[5], de certaines espèces comme le chien[6], le cheval[7], le loup[8], l'éléphant[9], etc. Il s'est produit ensuite un développement de la production que l'on peut appréhender par cette bibliographie que nous avons constituée pour les ouvrages postérieurs à 1900[10]. Elle a l'inconvénient de laisser de côté l'impalpable littérature grise (thèses restées manuscrites et mémoires de maîtrise) et les articles, beaucoup trop nombreux pour être

---

1. Exemples : Auguste de CHABOT, *La chasse à travers les âges*, Paris, Savates, 1898 ; Jules DUNOYER de NOIRMONT, *Histoire de la chasse en France, des origines à la Révolution*, Paris, Bouchard, 1867 ; Gabriel MORTILLET, *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*, Paris, Lecrosnier, 1890.
2. Louis CHANOINE-DAVRANCHES, *Histoire de la pêche fluviale*, Rouen, Cagniard, 1894 ; DUCROQUET, *La pêche maritime au XVIII[e] siècle sur les côtes de Picardie*, Amiens, Bulletin de la Société industrielle d'Amiens, XXV, 1887 ; Simon NOEL DE LA MORINIERE, *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, Impr. royale, 1815 ; Edouard de LALAINS, *Histoire des pêches maritimes et fluviales*, Lille, Lefort, 1889 ; Raymond THOMASSY, *Histoire des pêcheries dans les deux mondes*, Paris, Revue contemporaine, 1852.
3. J. BATAILLARD, *Histoire de la boucherie*, Besançon, Roblot, 1869.
4. Alfred FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois. Les animaux*, Paris, Plon, 1897 ; H. HENNEBERT, *Histoire militaire des animaux*, Paris, Hatier, 1893 ; Charles de RIBELLE, *Histoire des animaux célèbres*, Paris, Rigaud, 1859.
5. Victor CARUS, *Histoire de la zoologie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX[e] siècle*, Paris, Baillière, 1880.
6. Elzéar BLAZE, *Histoire du chien chez tous les peuples du monde*, Paris, Tresse, 1843 ; Anne FREVILLE, *Histoire des chiens célèbres*, Paris, Louis, 1796.
7. Ephrem HOUEL, *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre*, Paris, Journal des haras, 1848-1852, et *Le cheval en France depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours*, Paris, Gouin, 1869 ; Pierre NOUGAUT, *Histoire des chevaux célèbres*, Paris, Duprat, 1810 ; Charles PIETREMENT, *Les origines du cheval domestique d'après la paléontologie, la zoologie, l'histoire et la philologie*, Paris, Donnaud, 1870.
8. Elie BERTHET, *La Bête du Gévaudan*, Paris, Lahure, 1862.
9. P. ARMANDI, *Histoire militaire des éléphants depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction des armes à feu*, encore Paris, Amyot, 1843.
10. Nous n'avons pas retenu ici les traductions, la production francophone étrangère et les ouvrages de sciences humaines pourtant mentionnés dans notre bibliographie générale. Sur les critères de choix pour l'établissement de celle-ci, voir sa présentation ci-dessous.

recensés dans le cadre de ce numéro spécial. Mais elle constitue tout de même un bon indicateur de tendance.



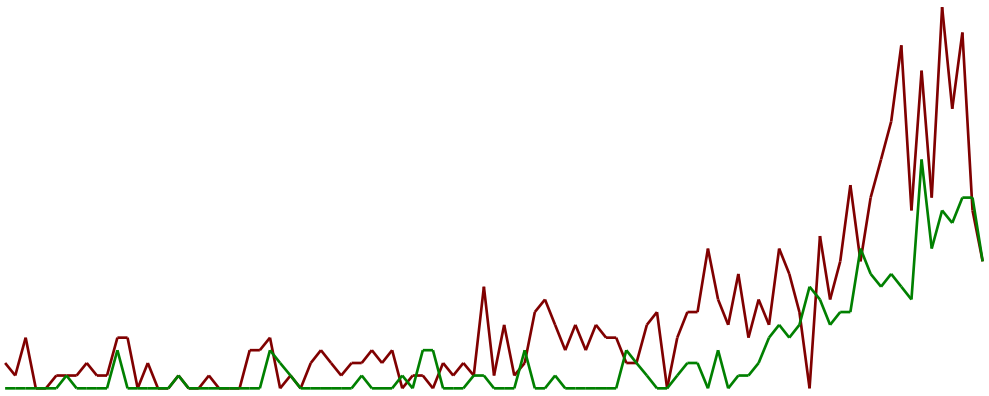
De 1900 à 1946, la production s'est située en moyenne à deux ouvrages par an ; elle a connu une première croissance entre 1947 et 1975 (autour de 6 par an) puis une véritable expansion en dépassant la quinzaine d'ouvrages en 1976, la vingtaine en 1983, la trentaine en 1988 et la quarantaine en 1990. Avec une moyenne de 24 titres par an, cette période 1976-1996[11] représente 67% de la production depuis 1900. Cela explique l'impression d'une nouveauté bien qu'un tiers de l'ensemble soit antérieur. Pour compenser les inconvénients de notre choix bibliographique, nous avons recensé les articles parus de 1970 à 1994 pour les périodes médiévale, moderne et contemporaine[12]. La répartition chronologique de ces 1022 titres confirme et nuance tout à la fois ces données, car elle indique une évolution parallèle mais plus précoce. La production, plus importante, a oscillé autour des 30 articles par an dans la décennie 1970, a connu un brusque essor dans les années 1979-1984 puis s'est stabilisée autour des 50 par an. Cela montre que les fortes eaux livresques des années 1988-1996 ont été préparées cinq à dix ans plus tôt par une vague d'articles, que le

[11]. Le faible nombre pour 1996 semble plus le fait d'un catalogage incomplet, pour l'instant, que d'une chute de la production.

[12]. D'après la *Bibiographie annuelle de l'histoire de France*, Paris, C.N.R.S., qui, malheureusement, ne recense bien que ces périodes. Cela permet tout de même de dessiner une tendance. Nous n'avons pas retenu les articles parus dans les numéros spéciaux, les actes de colloques ou les ouvrages collectifs qui ont été intégrés dans la bibliographie. La recension s'arrête en 1970 parce cela suffit pour couvrir la période la plus féconde et le répertoire est encore incomplet pour les années postérieures à 1994. Le relevé a été systématique mais les méandres du catalogage ont sans doute fait oublier des titres. Sur les critères de choix, voir la présentation de la bibliographie.

« décollage » s'est réalisé à la fin des années 1970 et au début des années 1980 mais d'une manière informelle, insoupçonnée par beaucoup. Il faut cependant nuancer ce constat de développement : l'histoire de l'animal reste un domaine marginal, très secondaire quantitativement par rapport à beaucoup d'autres parcourus depuis longtemps. Il est significatif que l'index des matières de la *Bibliographie annuelle de l'histoire de France* ne comporte pas d'entrée « animal », alors qu'il se publie entre 80 et 100 titres (livres ou articles) par an dans les années 1990. Les travaux sont inscrits dans des champs plus classiques : chasse, pêche, élevage, ce qui est compréhensible, mais aussi jeux, folklore, iconographie, art, religion, sciences, etc., ce qui rend leur recherche fastidieuse, si ce n'est impossible.

Si on affine l'analyse, on s'aperçoit que le chantier a été commencé par les historiens amateurs (au sens noble du terme) et non par les professionnels (universitaires et chercheurs des diverses institutions) :[13]



Ils ont été souvent les seuls à écrire jusqu'en 1946 ; ils ont assuré le premier essor des années 1947-1976 et encore la majorité des publications par la suite (62%). Contrairement à beaucoup d'autres chantiers, l'histoire de l'animal est avant tout une histoire de

[13]. Le graphique ne prend en compte que les ouvrages pour permettre une vue sur la longue durée. La distinction est beaucoup plus délicate à établir pour les articles, mais la prédominance des amateurs, écrivant dans une multitude de revues, est tout aussi sensible.

curieux, venus à elle pour des raisons diverses, souvent présentes dès le XIX^e siècle. Prenons l'exemple, bien repérable, des vétérinaires, qui se sont quelquefois penchés sur le sujet à l'occasion de leurs thèses[14] ou le long d'une carrière d'enseignant. Ils se sont intéressés à la place de l'animal dans l'art (Achermann, 1970), la littérature (Bardonnèche, 1941), les religions (Bonton, 1947), les sociétés antiques et médiévales (Dupuy, 1960 ; Marouseau, 1983), comme si la démonstration de l'importance de l'animal indiquait en filigrane celle de leur profession, mais aussi à l'histoire de certaines espèces (celles qu'ils soignent le plus : Génellis, 1956 ; Joubert, 1958), de l'élevage (Pinon, 1963) et de l'abattage (Sallière, 1936), souvent pour souligner la portée de leur intervention, ou encore à celle de la médecine vétérinaire (Julline, 1969 ; Bressou, 1970), aux fondations des écoles (Voisard, 1935 ; Bost, 1992) pour montrer leur bien fondé ou la marche de la discipline dans la voie du progrès. De la même manière, et souvent pour les mêmes raisons mais nous passons plus vite, des zoologues, des zootechniciens ont fait l'histoire de leurs disciplines, celle des relations entre l'homme et les animaux, celle de la domestication et de l'élevage, ou encore celle d'une espèce ou d'une race précise, sauvage pour les uns, domestique pour les autres. Des érudits locaux passionnés d'histoire ou de folklore, dont il faudrait faire une sociologie précise (on trouve des abbés, des enseignants, des notables...), ont écrit sur les croyances et les attitudes populaires, les légendes des bêtes mystérieuses, le bestiaire des églises, les cultes des saints protecteurs des troupeaux, l'élevage ou l'artisanat (boucherie), les chasses aux loups, etc. Des écrivains, des journalistes ont disserté sur la place de l'animal dans l'art ou dans la littérature, sur les procès d'animaux et les bêtes fantastiques. Des militaires ou des marins se sont penchés sur l'utilisation des animaux en temps de guerre, sur l'histoire du cheval, sur celle de la pêche. Justement, d'anciens

[14]. Nous n'avons enregistré que les thèses imprimées, une obligation avant soutenance jusqu'aux années 1960, mais la lecture des fichiers de l'école vétérinaire de Lyon, qui recensent toutes les thèses françaises, montre que les intérêts et les tendances sont restés globalement les mêmes depuis, avec cependant une évolution des méthodes : quelques thèses, par exemple, font appel à l'archéozoologie.

pécheurs ou des administrateurs de la pêche, mais aussi des chasseurs (souvent des nobles au début du siècle), des aficionados ont décrit l'histoire de leurs pratiques ou de leurs passions, l'évolution des règles et des techniques, celle des droits et des règlements, celle des coutumes pieusement conservées et sans cesse rappelées.

Ces intérêts précis expliquent la dispersion de cette littérature jusqu'aux années 1970. On pourrait dire, dès lors, que l'essor des décennies suivantes n'est que le banal reflet d'une croissance de l'écrit en général, du récit historique en particulier, du fait de la montée de l'instruction et d'un goût prononcé du public pour l'histoire. Mais il y a plus, car le taux de progression est supérieur à celui de la production historique en son ensemble[15], tandis que la plupart des ouvrages ont été publiés hors du circuit habituel d'édition, soit à compte d'auteurs, soit par des petits réseaux ou des institutions locales. On constate des phénomènes nouveaux comme la multiplication d'expositions, organisées par des musées, consacrées à l'utilisation « traditionnelle » des animaux, à l'histoire de l'élevage, souvent limitée aux XIX^{e}-XX^{e} siècles, de la chasse, des ravages des loups, du bestiaire artistique, etc. C'est toute une société qui réfléchit désormais sur la place de l'animal dans la civilisation, qui s'intéresse à l'histoire d'une faune sauvage en partie disparue, d'un cheptel domestique un temps en perdition (les chevaux de trait) ou d'animaux familiers de plus en plus présents, ou qui découvre les relations intimes qu'elle entretient depuis longtemps avec des espèces méprisées (le rat : Dansel, 1994). Cela correspond évidemment au contexte de l'époque, à cet intérêt grandissant pour la nature et le monde animal. Rappelons que les années 1970 ont été celles de la création du ministère de l'environnement (1970) ou de l'adoption de la loi de protection de la nature (1976). Justement, des écrivains, des journalistes, souvent partisans d'une protection des animaux, ont tenté de réhabiliter les « nuisibles » (surtout le loup :

[15]. Celle-ci serait passée de 10 000 titres en 1970 à 15 000 en 1991 (Jean BOUTIER, Dominique JULIA (dir.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, p. 29), soit une multiplication par 1,5 alors qu'elle est de 2,2 pour l'animal aux mêmes dates.

Ménatory, 1976) et de combattre les peurs ancestrales en réécrivant l'histoire des espèces, en évoquant la « vie commune » (Barloy, 1974) que l'homme entretient avec elles depuis longtemps, ou ont dénoncé des usages jugés dépassés (Mathieu, 1987). À l'inverse, chasseurs et surtout afficionados ont multiplié les recherches sur les « antiques traditions locales » pour les défendre face aux critiques. En usant ainsi de l'histoire, ces amateurs ont défriché des terres vierges.

Les professionnels[16] ont été longtemps peu nombreux, isolés, avec une production éparse et ponctuelle, consacrée aux abeilles (Boye, 1906), au cheval (Musset, 1917 ; Vigneron, 1968), à la pêche (Mollat, 1939 ; Dardel, 1941 ; La Morandière, 1966-1967), à la chasse (Aymard, 1951), à l'élevage (Festy, 1941), à la médecine vétérinaire (Hours, 1957), à la science (Daudin, 1926 ; Callot, 1951 ; Guyenot, 1941 ; Roger, 1963), à l'art (Breuil, 1927 ; Debidour, 1961), à la littérature (Langlois, 1911 ; Revel, 1942 ; Délebecque, 1951 ; Naïs, 1961), etc. La dispersion des efforts et l'absence de synergie ont précipité une partie de ces travaux dans l'oubli. Qui se rappelle que Charles-Victor Langlois publia en 1911 *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Age* et qu'Éric Dardel livra en 1941 (il est vrai qu'il y avait d'autres urgences) des travaux pionniers sur la pêche aux harengs ? Les historiens n'ont vraiment investi ce domaine, qu'ils n'ont pas inventé, qu'à partir du milieu des années 1970 mais leur participation à son expansion récente est encore moins rapide et moins forte que celle des amateurs.

A l'inverse de ces derniers, ils ont souvent abordé ce chantier d'une manière indirecte, par les marges, en s'intéressant au départ à d'autres problématiques, à d'autres domaines, puis en poussant les frontières de la réflexion ou en prenant l'animal comme un champ d'application. C'est parce qu'il conduisait des recherches sur les « manières ordinaires et générales d'être, d'agir, de penser, de sentir » que Charles-Victor Langlois se demanda comment les hommes du Moyen Age se représentaient le monde et qu'il s'intéressa aux

[16]. Nous incluons les historiens de la littérature, de l'art et les ethnologues qui publient un ouvrage à connotation historique.

bestiaires. C'est pour mesurer le degré de nouveauté du darwinisme qu'Henri Daudin (1926) se pencha sur les théories antérieures et, pour comprendre leur formation, sur les méthodes d'observation et les systèmes de classification en zoologie. Étudiant Leconte de Lisle, Émile Revel (1942) voulut montrer que sa poésie animalière n'avait rien d'incongru mais s'inscrivait dans le goût romantique pour l'animalité et l'exotisme. S'interrogeant sur les rapports entre la poésie et la science, Hélène Naïs (1961) choisit d'étudier l'usage de l'animal dans la littérature de la Renaissance. Cet investissement par les marges reste prédominant dans les décennies 1970-1990 tout en étant de plus en plus conscient et prémédité. Les historiens arrivent à l'animal par l'histoire rurale, et s'intéressent par exemple à l'élevage ou à la chasse, par l'histoire urbaine (place de l'animal dans la ville, dans la consommation...), par l'histoire militaire (le cheval), par celle de la violence ou de la philanthropie (protection des animaux), etc. Beaucoup trouvent là un moyen d'ouvrir les horizons, voire de renouveler les problématiques, par exemple en histoire rurale.

Cette première caractéristique explique qu'une partie des oeuvres effleure ce terrain sans l'investir, évoque l'animal sans qu'il soit le sujet principal (Schmitt, 1979 ; Delporte, 1990...). Elle fait aussi comprendre pourquoi ce chantier, pourtant commencé depuis longtemps, n'a été que tardivement constitué en champ historique à part entière, avec ses problématiques et ses méthodes. Ce phénomène est évident chez les amateurs, porteurs d'intérêts souvent trop déterminés pour être élargis, mais aussi chez les professionnels. Lorsqu'on parcourt les ouvrages et les itinéraires des historiens qui écrivirent sur le sujet avant les années 1970-1980, on s'aperçoit qu'aucun ne songea avoir découvert un champ nouveau ; ils apportaient plutôt des réponses à des problématiques élaborées en d'autres domaines ou une pièce de plus à un puzzle en construction depuis longtemps.

Le sujet aurait pu naître à partir de certains travaux de la première moitié du siècle, qui liaient leurs démarches à celles de l'école de géographie régionale pour s'engager dans une sorte de géohistoire comme on suggérait alors de le faire à la *Revue de synthèse* et comme le montrait Lucien Febvre avec *La terre et l'évolution humaine* (1920). Une problématique qui aurait pu déboucher sur l'histoire des conditions naturelles, des milieux, des espèces et des influences de l'homme. Dans une thèse consacrée à l'histoire de l'élevage du cheval en France (1917, rédigée avant 1914), René Musset, par exemple, s'attacha à montrer les influences respectives du milieu physique régional et de l'activité de l'homme, qui s'adapte lui-même à ce milieu et le modifie. Mais cela n'alla guère plus loin et chacun resta en son domaine. Une sorte de barrière psychologique empêcha longtemps de voir, fit croire à un non-sujet parce que le « héros » apparaissait mineur. Le pas était d'autant plus difficile à effectuer que ces travaux étaient déjà novateurs dans leurs champs d'origine. Lorsqu'il traita de la pêche harenguière en France (1941) en alliant histoire (première partie : des origines au XIX^{e} siècle) et géographie (deuxième partie : la pêche contemporaine), Eric Dardel comprit la nécessité de décrire les lieux et le mode de vie des harengs en s'appuyant sur les zoologues, les zootechniciens et les pécheurs, mais il expédia cela en trois pages et présenta son étude comme une « tentative pour combler une lacune de l'histoire économique et sociale » grâce à l'emploi de sources inédites.

LA CONSTITUTION DU CHANTIER

A notre connaissance, la première prise de conscience ouvertement formulée de l'existence d'un nouveau terrain a été celle de Robert Delort dans sa thèse consacrée au commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Age, soutenue en 1975 et publiée en 1978, c'est-à-dire au moment même où la production prenait son essor dans le contexte national propice que nous avons vu. L'ouvrage représente le résumé et l'aboutissement des itinéraires antérieurs. Il est issu

d'une problématique d'histoire économique et sociale formulée en 1955 (reconnaître les aspects occidentaux d'un commerce déjà connu pour son importance en terre d'islam), mais qui fut élargie en chemin à l'étude des conditions préalables et notamment à celle des animaux à fourrures. Une première partie est ainsi consacrée à leur présentation, à leur répartition dans les milieux, à leur chasse, à leur élevage, et développe une zoologie et une biogéographie historiques à peine entrevues par Dardel. Robert Delort conclut sur la conviction que l'histoire des animaux, de leur biologie, de leur éthologie, de leur place dans le milieu et près des hommes, peut former un nouveau domaine.

La constitution du chantier proprement dite, avec l'installation de l'animal au centre du propos, une réflexion sur les sources, les méthodes et les thèmes est intervenue au début des années 1980. Robert Delort rassembla et élargit de nombreux articles dans *Les animaux ont une histoire* (1984), un ouvrage fondateur qui analyse les sources utilisables, inventorie les rapports historiques entre l'homme et l'animal, présente des monographies d'espèces qui sont à la fois des discours de la méthode et des illustrations des recherches possibles. A la même époque, Maurice Agulhon publia un article consacré à la protection des animaux[17], qui a eu beaucoup d'importance pour les contemporanistes et les ethnologues parce qu'il donnait des lettres de noblesse à un thème mal perçu, notamment en histoire contemporaine, en montrant comment il révélait un monde nouveau et pouvait dynamiser d'anciennes problématiques concernant les opinions politiques ou les cultures régionales. Une autre étape dans la constitution du chantier a été la fondation en 1984, sous l'égide d'archéozoologues et d'antiquaires, de la Société de recherche interdisciplinaire L'Homme et L'Animal qui publie depuis la revue *Anthropozoologica* dans le but de créer un échange et une synergie entre les disciplines, les époques, les travaux, et qui organise à cette fin des colloques

[17]. « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, 31, 1981, p. 81-109. Dans le même registre et avec une influence semblable : l'article de Valentin PELOSSE, « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 », *L'Homme*, XXI, 1981, 4, p. 5-33, XXII, 1982, 1, p. 33-51.

interdisciplinaires (*La découpe et le partage*, 1987 ; *L'animal dans l'alimentation humaine*, 1988 ; *L'animal dans les pratiques religieuses*, 1989 ; *Les animaux et leurs produits dans le commerce*, 1992 ; *L'animal dans l'espace humain*, 1995). Si elle a atteint son but pour les archéozoologues, les préhistoriens, les antiquaires, voire les médiévistes, elle attire encore peu les modernistes et les contemporanistes, ce qui illustre toutes les difficultés d'un travail interdisciplinaire, sur la longue durée. Enfin, de grands colloques, notamment *Le Monde animal et ses représentations au Moyen Age* et le volumineux *Histoire et animal*, tous deux tenus à Toulouse en 1984 et 1987, ont joué un rôle important en inventoriant les domaines possibles, en confrontant les idées et les méthodes.

Pourtant l'essor de la littérature, y compris des thèses[18], dans les deux dernières décennies n'a pas suivi mais accompagné et même précédé la constitution du chantier du début des années 1980. Cela montre que l'investissement ne s'est pas effectué d'une façon programmée mais de manières diverses. Il y a eu des trajectoires personnelles, reflets de l'évolution des sensibilités. Il y a eu surtout une sorte de processus cumulatif. Les articles, les thèses, les ouvrages, encore épars mais chaque année plus nombreux en la décennie 1970, ont formé une masse critique, provoqué un écho croissant et ouvert des perspectives. Le même effet a été engendré par les travaux des historiens étrangers, notamment anglo-saxons (cf. annexe B : par exemple Toynbee, 1973 ; French, 1975 ; Turner, 1980 ; Thomas, 1983 ; Darnton, 1984), beaucoup plus avancés en ce domaine. Dans son *Histoire des passions françaises* (traduite en 1978-1979), Théodore Zeldin plaida pour une histoire des attitudes envers les bêtes, un souhait qui n'échappa pas à Maurice Agulhon[19]. Tous ces cheminements se sont inscrits dans un mouvement propre à la discipline : l'élargissement des horizons, popularisé par la Nouvelle Histoire des années 1970, qui en réalité ne date pas d'elle, qui était déjà présent chez Langlois en 1911, mais qui a permis à ce moment, par une

[18]. On les trouvera dans la bibliographie et l'annexe A.
[19]. Art. cit., p. 94.

inventivité tout azimut, de transformer l'animal en un sujet d'étude. Mais cela n'a sans doute été possible que par l'existence d'un contexte plus large : cet intérêt pour la nature auquel les historiens ont adhéré peu à peu.

Le développement des années 1988-1996 semble par contre un effet direct de la constitution du chantier, de son intégration progressive au patrimoine collectif des historiens. Encore marginal et considéré avec curiosité, pour ne pas dire plus, dans les années 1980, il est de plus en plus accepté comme un secteur honorable dans la décennie 1990. La diffusion et la connaissance des travaux fondateurs et des colloques permettent alors à beaucoup de voir et d'élargir les problématiques. Un exemple évident est celui de l'abattage et de la boucherie : longtemps étudié par les amateurs sur le mode de l'histoire d'une corporation, puis par les historiens selon les grilles d'analyse de l'histoire sociale (Annexe A : Caille-Belval, 1958 ; Boyer, 1985), il est maintenant abordé sous l'angle des pratiques de découpe, de l'industrialisation des techniques, de la réification des bêtes, de la perception de la violence et du sang (Vialles, 1987 ; *La découpe et le partage du corps*, 1987 ; Burgat, 1995).

Il reste que la recherche est encore inégale selon les périodes et partielle selon les thèmes. Des travaux d'importance ont été livrés par les hellénistes, habitués à compenser la rareté des documents par la nouveauté des interrogations, dès la fin des années 1970 (Campagnet, 1979 ; Scnapp-Gourbeillon, 1981 ; Marelli, 1982 ; Mainoldi, 1984...), alors qu'ils ont été plus tardifs en histoire romaine et gallo-romaine (Méniel, 1987, 1992 ; Chevallier, 1995 ; Lepetz, 1995...). Il s'est produit un développement en histoire médiévale au milieu de la décennie 1980 sous l'influence de Robert Delort (Amy, 1986 ; Houbbaida, 1987 ; Bobis, 1990 ; Voisenet, 1994 et 1996...) tandis que les travaux des préhistoriens, déjà présents dans la décennie 1970, se sont accumulés au début des années 1990, signe d'un investissement important (Helmer, 1979, 1982 ; Jaubert, 1990 ;

Binder, 1991 ; Arbogast, 1994 ; Farizy, 1994...). Par contre, les périodes moderne et surtout contemporaine sont en retard. Les mémoires de maîtrise, les thèses, les colloques spécifiques (témoins de l'enracinement d'un domaine) sont encore peu nombreux (Jones-Davies, 1980, 1990 ; Blomac, 1991 ; Durand, 1993 ; Bouchet, 1993 ; Baratay, 1996 ; Salvadori, 1996...).

Dans cette exploration du terrain, les historiens ont profité du développement de l'ethnozootechnie, qui entend étudier l'histoire et l'avenir de l'élevage et qui s'est organisée autour du Groupe d'études ethnozootechnique, fondé en 1963 par Raymond Laurens, directeur de la bergerie nationale de Rambouillet, et transformé en 1971 en Société d'ethnozootechnie. Celle-ci organise chaque année des journées d'étude, publiées par le bulletin *Ethnozootechnie* (voir la bibliographie), où se rencontrent zootechniciens, agronomes, vétérinaires, éthologues. D'abord peu nombreux (quelques préhistoriens et antiquaires), les historiens ont peu à peu rejoint ces forums où il y a beaucoup à glaner sur l'histoire des espèces, des techniques d'élevage, des concepts scientifiques, de l'évolution des rapports entre l'homme et l'animal.

Les historiens ont aussi reçu le renfort de l'archéozoologie qui s'est constituée dès les années 1950-1970, en définissant ses problématiques et ses méthodes sous l'impulsion de Thérèse Poulain-Jossien (1976 et annexe A : 1965), de François Poplin et d'auteurs étrangers (Annexe B : par exemple Clason, 1967 et 1975 ; Chaplin, 1971). Elle a l'avantage de pallier l'absence ou l'insuffisance des écrits et de pouvoir couvrir de longues périodes avec des sources et des méthodes assez uniformes. Cependant, le filtrage inégal des matériaux par l'activité des hommes et du milieu, la relative fragilité des indices et des hypothèses dans un site donné, la concentration des informations sur les aspects matériels d'une civilisation ont provoqué quelques réticences parmi des historiens attachés à la primauté du texte, mais elles tendent à s'effacer. Les travaux qu'elle a produit (par exemple Jourdan, 1976 ; Bossard-Beck,

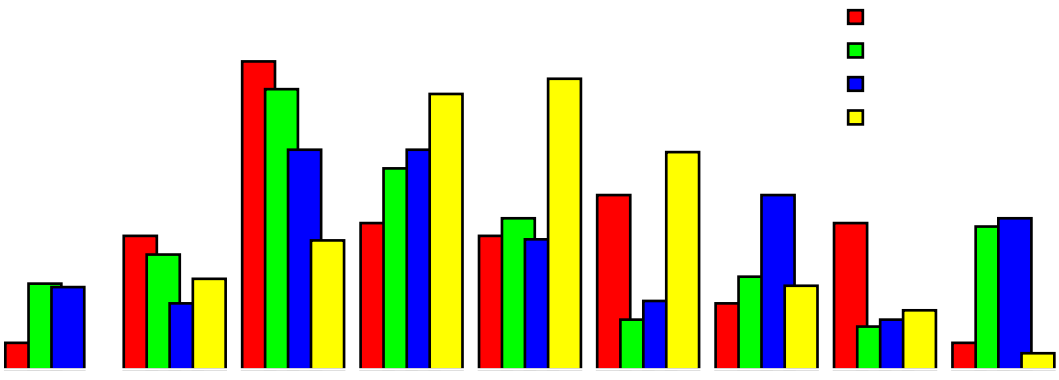
1983 ; Audoin-Rouzeau, 1986 ; Vigne, 1994) l'ont rendue indispensable pour les époques ou les lieux dépourvus de textes et l'ont imposée en interlocuteur obligé pour les périodes antique, médiévale et maintenant moderne. Elle souffre encore d'une absence de synthèse et d'un cloisonnement des disciplines : si les historiens dialoguent avec les archéozoologues, ils ont du mal à intégrer leurs résultats, trop dispersés et très techniques (Audoin-Rouzeau, 1993). L'instauration d'une meilleure synergie entre ces disciplines est l'un des enjeux de demain tout comme l'extension des investigations à tous les thèmes possibles.

OU L'ANIMAL DOIT S'ÉTUDIER A TOUTES LES SAUCES

D'après le tableau ci-dessous, on constate une inégalité de production dès la première moitié du siècle où les intérêts ont porté en priorité sur l'élevage, la chasse, la pêche, qui représentent les modes de contacts hommes-animaux les plus évidents dans une France encore rurale, mais aussi sur la place de l'animal dans l'imaginaire, c'est-à-dire dans l'art (surtout), la littérature (un peu), la religion (plus rarement), du fait du poids numérique des textes littéraires parmi les sources disponibles. L'investissement du domaine dans la seconde moitié du siècle a été tout aussi inégal (en relatif seulement, car en absolu tous les thèmes voient leurs productions augmenter). Il s'est centré sur la domestication, l'élevage, l'utilisation (transports surtout) du cheptel, sans doute par convergence d'intérêts divers (zootechniciens, vétérinaires, érudits locaux...) et du fait de l'arrivée des historiens du rural. Il porte aussi sur les attitudes de l'homme (peur, cruauté, divertissement, protection), ce qui témoigne d'un élargissement du regard, typique de notre époque, aux sensibilités et à la place de l'animal dans la sociabilité. Il porte enfin sur des études d'ensemble, souvent basées sur la longue durée, et à l'inverse sur des monographies d'espèces, preuves d'une attention aux animaux eux-mêmes et d'une réflexion sur leur rôle dans la civilisation. Par contre, et bien qu'il reste

important, le thème de l'imaginaire a reculé (en relatif) du fait d'un recours à d'autres approches et à d'autres documents. L'intérêt est aussi moins important pour les sciences (zoologie, médecine vétérinaire), la pêche, l'abattage et la viande peut-être du fait, respectivement, d'une forte technicité, d'un poids décroissant dans notre civilisation ou d'un aspect jugé plus rebutant. Curieusement, on constate une concentration plus forte des intérêts au niveau des articles (1970-1994), puisque la pêche, la chasse, l'élevage et l'utilisation dans les transports, les armées, le commerce..., représentent les deux tiers des titres. Cela témoigne sans doute d'un fort investissement des érudits locaux. La pêche, par exemple, qui intéresse peu le public national, est souvent évoquée dans les revues des régions maritimes.

	généralités	sciences	imaginaires	élevage, utilisation	chasse	pêche	autres attitudes	abattage, viande	animaux divers
livres 1900-1946	2,3 %	11,5	26,5	12,6	11,5	15	5,7	12,6	2,3
1947-1975	7,4	9,9	24,1	17,3	13	4,3	8	3,7	12,3
1976-1997	7,1	5,7	18,9	18,9	11,2	5,9	15	4,3	13
articles, 1970-1994	0	7,8	11,1	23,7	25	18,7	7,2	5,1	1,4



Si l'on considère la période récente, la seule pour laquelle les comparaisons sont significatives, il existe peu de différences entre les historiens amateurs et les professionnels, preuve que les travaux

de ces derniers ne sont pas conditionnés par les exigences de leur discipline mais reflètent les curiosités de leur époque. Les seules divergences concernent la part plus élevée des ouvrages généraux, visant à la réflexion, à l'étude sur la longue durée ou à la synergie pluridisciplinaires, pour les professionnels, et l'importance des travaux axés sur les attitudes de l'homme (en fait une pléiade d'ouvrages sur la peur du loup et la Bête du Gévaudan) pour les amateurs du fait d'intérêts plus divers ou plus anecdotiques.

livres 1976-1997	généralités	sciences	imaginaire	élevage, utilisation	chasse	pêche	autres attitudes	viande	animaux divers
amateurs	3,2 %	5,6	19,9	18,3	10,6	6,7	20,9	2,6	12,2
professionnels	12,1	9,3	19,2	18,7	11,2	4,2	5,6	6,5	13,2

Justement, si les amateurs ont souvent montré la voie, si la collaboration des historiens professionnels avec les zoologues, les vétérinaires, les zootechniciens, les médecins est indispensable pour maîtriser la technicité de certains domaines, si la lecture de la prose cynégétique, taurine, maritime, etc., est obligatoire pour connaître l'évolution des procédés et des coutumes, leurs travaux historiques posent problème. Il s'agit souvent d'une littérature spécialisée maîtrisant peu les contextes ou d'une production de deuxième main, d'inspiration positiviste au mauvais sens du terme, descriptive, compilant les informations dans des plans à tiroirs, sans toujours les référencer, véhiculant sans cesse les mêmes erreurs (un bel exemple : les procès d'animaux). Il s'agit aussi trop souvent d'écrits de type hagiographique visant à légitimer l'action d'une profession, d'une manière plutôt inconsciente dans ce cas, ou d'une pratique, très consciemment cette fois-ci surtout lorsqu'elle est décriée. Nous avons montré ailleurs comment les aficionados, pour affirmer le bien-fondé de la corrida, écrivent une histoire, façonnent et imposent un mythe, quitte à nier les évidences, à oublier ou à mutiler les textes lorsqu'ils ne conviennent pas[20]. Tout porte à croire qu'il en est de même de la littérature cynégétique qui évoque sans

[20]. Eric BARATAY, « Comment se construit un mythe : la corrida en France au XX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 44, 1997, 2, p. 307-330.

cesse l'antique tradition ou l'inaliénable héritage de la Révolution. Il reste que cette production ouvre des pistes de recherche, a le mérite de collecter des documents et permet d'appréhender la diversité des situations locales.

Du côté des historiens professionnels, il n'est pas possible de brosser ici un panorama complet d'une entreprise marquée par la diversité des sujets, des périodes, des sources et des méthodes. Nous avons vu les thèmes de prédilection et l'exemple des animaux de ferme présenté plus loin permettra de faire le point sur l'un des plus importants. Il faudrait évidemment approfondir ces recherches, les étendre aux périodes peu travaillées et investir des aspects encore vierges ou juste abordés. Sans pouvoir tous les citer et en s'en tenant modestement aux époques moderne et contemporaine, on peut mentionner les phénomènes d'introduction d'espèces ou de marronage, qui débouchent sur la question des modifications de l'environnement entreprises par l'homme et ses animaux, un domaine défriché par Robert Delort dans les années 1990. Il faudrait mesurer l'influence des discours en faveur de l'amélioration du bétail (au XVIII^{e} siècle avec les physiocrates, au XIX^{e} siècle avec les zootechniciens) sur les entreprises concrètes de sélection et de modification, se demander si les premiers ont précédé, accompagné voire suivi les secondes. Il faudrait aussi analyser l'influence de l'industrialisation sur certaines activités, faire l'histoire de l'élevage en batterie (on trouve des éléments dès le milieu du XIX^{e} siècle), de la taylorisation des abattoirs (elle semble commencer à... Chicago... avant Taylor!), de l'intensification des pêches et de la pisciculture. Il faudrait encore étudier les utilisations savantes (par exemple la vivisection, en la confrontant aux dissections et aux expérimentations sur l'homme) ou populaires de l'animal : jeux divers, combats organisés entre espèces, cirques, zoos, chasses, trop souvent abordés par les amateurs sous l'angle de l'anecdote.

Il y aurait beaucoup à dire sur la place des bêtes dans les villes, le rejet progressif du bétail entre le XVII^{e} et le XX^{e} siècle,

l'adoption ou la fabrication d'espèces plus petites, moins bruyantes, moins sales, moins odorantes, jugées plus adaptées, ce qui nous amène à l'histoire mal connue des animaux de compagnie (Bodson, 1997). Car il y a tout autant à dire sur l'épineuse question d'une évolution (réelle, apparente?) des attitudes, sur les moyens de l'appréhender, sur la nécessité de bien mesurer ses formes et son intensité en se gardant de la transformer en un processus linéaire et inéluctable, sur le développement de la protection de la faune et des milieux, sur la lutte contre la violence en la mettant en relation avec le processus de civilisation décrit par Norbert Élias, donc sur l'évolution des conceptions éthiques (Bodson, 1996), sur la découverte du comportement animal (Bodson, 1990, 1991, 1993) qui pousse à la revalorisation des « bêtes » (encore qu'on peut se demander si ce n'est pas l'inverse qui s'est produit), sur la résistance des modèles anciens, sur la construction des discours de justification de la part des chasseurs, des aficionados, des fourreurs, etc., et sur les transformations concomitantes de leurs pratiques. Sur tout cela, on trouvera des éléments de réflexion dans les articles qui suivent.

Pour être bénéfiques, ces recherches doivent être conduites sur la longue durée (plus que d'autres l'histoire de l'animal supporte mal les barrières académiques) et d'une manière pluridisciplinaire bien que les différences d'investissement entre les époques déséquilibrent encore les réalisations. Elles doivent s'enrichir des données étrangères, car, là comme ailleurs, le seul point de vue français apparaît de moins en moins pertinent, les évolutions des discours et des pratiques ayant le plus souvent une échelle européenne, voire occidentale au XX^{e} siècle. Cela est encore rare, pas toujours possible, mais fructueux pour déceler les spécificités, les convergences, les retards, les innovations. La recherche anglo-saxonne par exemple, plus ancienne et plus développée dans de nombreux domaines (voir l'annexe B), peut apporter beaucoup pour ouvrir des pistes et comparer les situations.

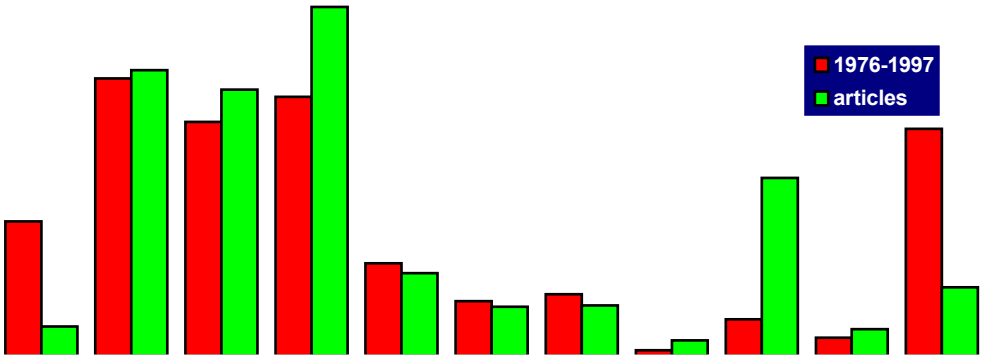
LE BESTIAIRE DES HISTORIENS

L'histoire de l'animal suppose que l'on travaille autant sur des bêtes que sur des thèmes. Le tableau suivant[21] révèle à ce propos deux caractéristiques. Concentré sur les animaux domestiques (chien, chat, cheval, animaux de ferme : 71,4%) dans la première moitié du siècle, le bestiaire s'est élargi progressivement aux animaux sauvages, ce qui a réduit la part relative des premiers (en absolu, tous les groupes voient le nombre des titres progresser). Cela reflète l'évolution d'une société de plus en plus intéressée par la nature, mais on remarquera que cette extension s'est dessinée avant les années 1970 et qu'elle témoigne d'un long travail de valorisation du sauvage, initié dès après la guerre.

Pourtant, on constate que les animaux les plus proches de l'homme restent prépondérants aussi bien dans les ouvrages (1976-1997) que dans les articles (1970-1994)[22] et que l'intérêt diminue à mesure qu'on s'en éloigne biologiquement et géographiquement, que la cohabitation a été ou reste moins forte ou moins gênante. Deux exceptions : les animaux aquatiques[23] étudiés à travers les nombreux articles consacrés à la pêche ; les monstres et les animaux imaginaires, peut-être les moins visibles mais longtemps présents dans les têtes.

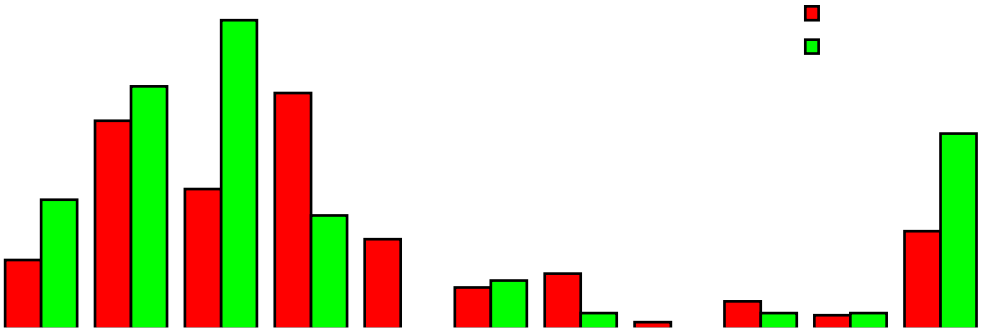
	chien chat	cheval	A. de ferme	loup	mam. euro.	oiseaux	insectes	reptiles	A. aquat.	mam. exot.	monstres
livres 1900-1946	14,3 %	42,8	14,3	4,8	0	0	9,5	0	4,8	0	9,5
1947-1975	14	23,5	7,8	10,9	3,1	1,6	3,1	0	1,6	10,9	23,5
1976-1997	9,6	19,8	16,7	18,5	6,6	3,9	4,4	0,4	2,6	1,3	16,2
articles	2,1	20,4	19	24,9	5,9	3,5	3,6	1,1	12,7	1,9	4,9

[21]. Construit à partir des monographies d'espèces, peu nombreuses, et surtout à partir des travaux thématiques (art, élevage..) portant précisément sur une ou plusieurs espèces indiquées dans leurs titres.
[22]. Cette nouvelle concordance conforte la validité des remarques effectuées ailleurs sur les seuls ouvrages.
[23]. En zoologue averti, nous avons rassemblé là les poissons mais aussi les mammifères marins, les huitres, les grenouilles..., bref tout ce qui barbote!



Cette prépondérance des animaux proches, réellement ou mentalement, est plus marquée pour les historiens professionnels, très déterminés par leurs intérêts initiaux, que pour les amateurs, plus divers dans leurs origines donc plus éclectiques et par là plus novateurs :

livres 1976-1997	chien chat	cheval	A. de ferme	loup	mam. euro.	oiseaux	insectes	reptiles	A. aquat.	mam. exot.	monstres
amateurs	7 %	21,1	14,2	23,9	9,1	4,2	5,6	0,7	2,8	1,4	9,9
professionnels	13,1	24,6	21,3	11,5	0	4,9	1,6	0	1,6	1,6	19,8



Ce n'est pas un hasard si les seules entrées consacrées à des animaux dans la *Bibliographie annuelle de l'histoire de France* concernent le loup (créée en 1974) et le cheval (1984). Signe de son importance en Occident, l'histoire de la « plus belle conquête de

l'homme » est abordée à travers de multiples thèmes (élevage, transport, armée, courses, médecine, boucherie, etc., voir l'index de la bibliographie pour un aperçu). Mais le morcellement des travaux rend indispensables les approches collectives, qui se développent d'ailleurs dans les années 1990 (*Le cheval dans le monde médiéval*, 1992 ; *De Pégase à Japeloup*, 1995 ; *Le cheval en Normandie*, 1996) en particulier sous l'impulsion de Daniel Roche. Pour des raisons soulignées plus haut, les animaux de ferme sont prisés des historiens de profession qui se penchent de préférence sur les bovins, les volatiles de la basse-cour, voire les ovins. Mais des animaux tels que l'âne et le porc, plutôt approchés à travers la boucherie ou la viande, sont relativement peu étudiés au regard de leur importance en Occident. Il en est curieusement de même pour le chien et le chat, ce qui renvoie à ce que nous avons dit sur l'histoire de l'animal de compagnie. S'il existe beaucoup de titres sur leur place dans l'art ou la littérature, les oeuvres plus amples sont peu nombreuses (*Le chat*, 1987 ; Bobis, 1990, 1991 ; *Histoire et évolution du chien*, 1994) et il ne s'écrit pas grand chose sur leur rôle croissant dans notre société. Cela peut s'expliquer par le retard de l'histoire contemporaine mais aussi par les réticences à s'investir dans ce qui est souvent jugé comme le secteur des « mémères-à-chiens ». Pourtant les travaux étrangers (annexe B : Kete, 1994) montrent la fécondité du sujet.

De tous les animaux sauvages, compère Ysengrin est le plus évoqué (il représente environ la moitié de ces études). Il est prisé des amateurs qui se focalisent sur la peur qu'il engendrait, et notamment sur la Bête du Gévaudan (qui n'en était apparemment pas un!), sur sa chasse et sa destruction, le tout trop souvent sur le mode de l'émoi et du sensationnel. À l'inverse, une littérature récente, issue d'une évolution des sensibilités et... d'un contact désormais plus distant, tente de réhabiliter l'animal en détruisant les légendes (Ménatory, 1976). Les historiens se sont penchés sur ce travail de l'imaginaire (Bernard, 1978, 1979, 1981), l'ont confronté à la réalité en cartographiant la répartition de l'espèce, en estimant

ses prélèvements sur les troupeaux (assez faibles) et les hommes (Molinier dans Couret, 1989, Beck, 1992). Il faudrait généraliser ces enquêtes pour mesurer l'ampleur des attaques, la part des loups enragés, les modalités de la destruction, quelques indices montrant que les populations n'étaient pas aussi effarouchées par leur présence qu'il n'est dit et qu'elles ne participaient que ponctuellement à sa chasse. On peut d'ailleurs se demander si la transformation des campagnes sous l'impact de la révolution agricole n'a pas aussi contribué à sa disparition.

C'est au niveau des articles, plus propices à des études pionnières sur des espèces délaissées, que l'éventail des animaux sauvages s'est le plus élargi : 45 espèces évoquées dans notre recension contre 31 pour les ouvrages. On trouve désormais des travaux d'amateurs ou de professionnels sur la pêche au saumon, à la morue, à la sardine, à la baleine, ou encore sur le lièvre, le castor, le renard, l'ours, divers insectes comme le criquet, le moustique, le ver à soie, mais aussi le phoque, le rhinocéros, le singe, etc. Que ce soit dans les livres ou les articles, certaines espèces sont privilégiées et sont emblématiques de leur catégorie : l'ours, après le loup, pour les mammifères européens, l'abeille pour les insectes, la baleine et la morue pour les animaux aquatiques, l'éléphant pour les exotiques, le dragon pour les monstres et les bêtes imaginaires. Mais cette production est encore trop souvent constituée d'ouvrages très généraux ou d'articles restreints. Il manque des études approfondies, sur la longue durée, embrassant tous les thèmes possibles. Il y aurait encore beaucoup à écrire sur l'ours, très présent jusqu'au XIX^{e} siècle et qui remplit notre imaginaire (Couret, 1989), sur les animaux exotiques, imaginés à travers les récits de voyages et entrevus dans les cirques ou les zoos, sur le cerf (roi du gibier) et le sanglier, etc.

Plus généralement, la plupart des travaux s'intéressent aux relations de l'homme avec les bêtes et beaucoup moins à l'histoire des espèces elles-mêmes. On en voudra pour preuve la faible part des

monographies dans l'ensemble des thèmes étudiés[24]. Du fait des habitudes intellectuelles, du poids des intérêts d'origine, de la nature des sources utilisables, à peu près toutes produites par l'homme, l'histoire de l'animal est une histoire anthropocentrique[25]. Cette optique n'a évidemment rien de scandaleuse et ce numéro spécial entend montrer toute sa richesse, mais elle focalise les perspectives sur un angle précis du domaine. Le projet de Robert Delort (1984) de bâtir une zoologie historique, c'est-à-dire d'écrire l'histoire des espèces, domestiques ou sauvages, en montrant évidemment les liaisons avec celle de l'homme (souvent d'une importance insoupçonnée ou sous-évaluée) mais en évoquant aussi les évolutions biologiques ou géographiques et les relations avec les autres espèces, est encore peu suivi (Beck, Delort, 1992), peut-être aussi parce qu'il demande des connaissances multiples en éthologie, en zoologie, en archéozoologie, etc. On peut cependant croire qu'avec l'évolution des mentalités, une entrave sans doute plus importante que les difficultés méthodologiques ou techniques, des monographies seront approfondies (celle du rat, ébauchée par les archéozoologues, celle du serpent, initiée par Liliane Bodson, du renard, du moustique, du saumon...) ou entamées (la mouche par exemple). Cet élargissement des perspectives ne peut qu'enrichir les regards et aboutir à une histoire des interactions entre les espèces, le milieu et l'homme, c'est-à-dire à une histoire de l'environnement, comme nous l'expliquera Robert Delort dans la postface ci-dessous.

(L'ANIMAL DE FERME ici ???)

DU BON USAGE DES SCIENCES HUMAINES

Dans sa quête de sens, l'historien a beaucoup à prendre du côté des ethnologues et des sociologues. Ceux-ci ont connu le même

[24]. Voir le tableau des thèmes.
[25]. Elle est revendiquée comme telle par Claude RIVALS, « L'animal et les sciences humaines et sociales », Alain COURET, Frédéric OGE, *Histoire et animal*, Toulouse, Presses de l'I.E.P., 1989, t. 1, p. 29-32, au prétexte que l'homme manipule les espèces, cultive et acculture la nature depuis longtemps. Mais cette conception, qui n'est pas fausse mais qui nous semble optimiste et globalisante, nous paraît être avant tout une projection sur le passé d'un mot d'ordre, et d'une réalité croissante, de notre époque. D'ailleurs, même à l'intérieur de cette nature anthropisée, les marges de manoeuvre restent importantes pour beaucoup d'espèces.

itinéraire puisqu'ils n'ont vraiment abordé le sujet qu'à partir des années 1970 alors qu'il était travaillé depuis longtemps par les folkloristes (Rolland, 1877-1911 ; Sébillot, 1906)[26]. Ce sont surtout les ethnologues qui ont investi le terrain et pensé des thèmes variés : domestication (Digard, 1990 ; *Etudes rurales*, 1993), élevage (Brisebarre, 1979 ; Chevallier, 1986 ; Darée, 1985; Jacques, 1989 ; Savouret, 1985), abattage et consommation de la viande (Canet, 1990; Méchin, 1992; Vialles, 1987), chasse (*Etudes rurales*, 1982 ; Hell, 1985, 1994 ; Jamin, 1979 ; Méchin, 1987 ; Pinçon, 1993 ; Vourc'h, 1988), divertissements et usages (Frisch, 1961; Lizet, 1997 ; Saumade, 1994), statut symbolique de telle ou telle espèce (Campion-Vincent, 1992 ; Fabre-Vassas, 1994).

Nombre de ces études développent des analyses stimulantes qui éclairent le regard, ouvrent des perspectives. Il n'est pas possible de toutes les évoquer. On citera la révision de la notion de domestication (*L'Homme*, 1988 ; Digard, 1990), passée d'un état statique, quasi d'origine biblique, à une action dynamique, variable dans le temps, les lieux, les espèces, un concept plus riche qui permet de mettre l'accent sur le phénomène longtemps occulté du marronage[27]. Parallèlement, des travaux soulignent l'extrême variabilité historique et sociale de la notion de sauvage en s'attachant aux affrontements qu'elle suscite à mesure que se développent des usages différenciés de la nature (Campion-Vincent, 1992 ; *Etudes rurales*, 1993). D'autres montrent comment une société pense un animal, lui fabrique un statut, invente, abandonne, transforme ses usages au gré de l'intervention de groupes porteurs de sensibilités et de besoins différents (Lizet, 1997 ; Saumade, 1994). Les analyses de l'abattage et de la viande apprennent beaucoup sur le statut des animaux parce qu'elles s'interrogent de plus en plus, signe des temps, sur les modalités de la mise à mort. Elles expliquent

[26]. Il existe encore une abondante littérature souvent produite par des érudits locaux. On la trouvera à la section « Folklore et traditions populaires » de la *Bibliographie annuelle de l'histoire de France*.

[27]. Jean-Pierre DIGARD, « Un phénomène méconnu : le marronage. Aspects modernes et implications », Bernadette LIZET, Georges RAVIS-GIORDANI, *Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, C.T.H.S., 1995, p. 133-145.

comment des gestes et des discours, en développant une végétalisation du corps animal, permettent de passer de la bête vivante à la viande et non pas au cadavre répugnant, et donc légitiment la tuerie et la consommation (Vialles, 1987). Elles disent comment les campagnes procédaient à un « blanchiment » des viandes par les techniques d'abattage et les modes de cuisson (viandes séchées, bouillies, débarrassées du sang) qui permettait de contrôler le goût du sang, toujours jugé dangereux, et de voiler le scandale du carnivore, une tendance encore plus développée dans notre société urbaine de cette fin de siècle (Méchin, 1992). Elles montrent aussi comment la réputation infamante du porc, cet animal élevé, nourri dans l'intimité du foyer rural, a permis de maintenir la séparation avec l'homme et de le tuer sans faire sourdre l'idée d'un cannibalisme, comment sa place omniprésente dans l'alimentation chrétienne a été confortée par la volonté de s'opposer aux juifs, comment l'animal est devenu un élément de l'identité chrétienne (Fabre-Vassas, 1994).

Cette littérature n'emporte cependant pas toujours la conviction et suscite même quelques interrogations. Sans vouloir, et pouvoir, juger de la validité des analyses sociologiques, symboliques, structuralistes développées et condamnées par les uns et les autres, on reste sceptique face aux interprétations globalisantes établies sur la longue durée, souvent bâties sur le postulat de la continuité des gestes et des imaginaires, sans qu'il soit toujours soumis à un minutieux travail de vérification. Le développement des lectures symboliques renforce cette tendance puisqu'elles rapprochent, en fonction de certaines analogies, des pratiques éloignées dans l'espace, le temps et les contextes, puis leur découvrent un sens fédérateur ou un schème mental à forte fonction culturelle, qui expliquerait leur diffusion et leur pérennité (Hell, 1995). Bien que subtiles, ces analyses laissent l'impression d'un réductionnisme au profit de notions assez vagues (le recours au sacré et au sacrifice fait fureur) et d'une projection sur le passé de conceptions récentes. Les théories sacrificielles de la tauromachie, par exemple, (Conrad,

1978) sont le produit direct de spéculations intellectuelles des années 1920-1950. Mais ces objections, très classiques dans les échanges entre l'histoire et les sciences humaines, sont moins importantes que deux autres aspects, liés au sujet.

Les travaux sur la chasse, sur la tauromachie et, en moindre mesure, sur l'abattage sont souvent marqués par le refus de faire l'archéologie des discours des participants et des assistants, de vérifier s'ils correspondent à la réalité concrète, s'il s'agit d'une vision ancienne et permanente, ou réactivée après un temps d'oubli, ou récente, sous le prétexte qu'ils témoignent de toute manière des sensibilités du moment. Ils sont donc repris tels quels et servent à définir les caractéristiques « naturelles » de la pratique : la vénerie devient ainsi une célébration des mystères de la nature scellant la communion des fidèles (Pinçon, 1993) ; la tauromachie est une rencontre, un accouplement entre l'homme et la bête, une quête d'harmonie et d'échange entre la nature et la culture (Saumade, 1994) ; etc.

Mais cette approche « franche », qui est sans doute valable pour une communauté très homogène, convient-elle à nos sociétés complexes, parcellisées et surtout fortement médiatisées, où chaque groupe s'occupe de plus en plus à construire une image de lui-même qu'il destine aux autres ? Elle ne tient pas assez compte du fait que ces pratiques font l'objet de vives controverses avec les mouvements de protection et sont régulièrement désapprouvées dans les sondages d'opinion. Elle suppose qu'il n'existe pas de stratégie de communication de la part de l'interlocuteur. Or le sociologue Valentin Pelosse, lui-même penseur des pratiques cygénétiques (Vourc'h, Pelosse, 1988), a rappelé dans un bel article[28] combien les organisations cynégétiques ou taurines, qui fonctionnent comme des groupes de pression, sont enclines à mobiliser les sciences humaines contre les protecteurs des animaux, qui s'appuient par contre volontiers sur les biologistes et les éthologues pour affirmer la

[28]. « Les modes d'interprétation des pratiques cynégétiques modernes en France », *L'Homme*, 108, 1988, 4, p. 122-133.

parenté de la vie et la nécessité d'une relation apaisée, et sont par conséquent promptes à favoriser et à utiliser leurs analyses pour pouvoir affirmer le caractère ancestral, traditionnel, donc légitime de leurs pratiques (puisque depuis une vingtaine d'années la tradition se justifie par elle-même). Nous avons montré comment les aficionados ont récupéré des discours intellectuels qui valorisaient leur passion et les ont renvoyés aux ethnologues venus les interroger de manière à les conforter dans l'opinion publique, voire, par un effet retour, à s'en convaincre eux-mêmes! L'ethnologue ne peut donc espérer être considéré comme un simple confident. S'il n'y prend garde, il risque d'être réduit à produire du sens en plaquant une lecture symbolique sur des mots et des images servis tout près, puis à l'injecter et à le faire circuler dans la société pour donner une estampille intellectuelle à la pratique et la légitimer un peu plus.

Cette situation ne serait pas possible sans le consensus qui s'est établi avec les praticiens de l'animal, de l'éleveur au boucher en passant par le chasseur. Il conduit à se focaliser sur leurs gestes, que l'on qualifie aussitôt de rites, et leurs sociabilités tout en négligeant l'animal, à reprendre à peu près tels quels leurs discours, à évacuer, par le silence ou par la dérision, des aspects tels que celui de la violence, soulignés par les opposants, niés ou occultés par les pratiquants, sans se demander s'ils ne pourraient pas fournir un angle différent et supplémentaire de lecture[29]. On comprendra qu'il est difficile de se distancier d'un groupe que l'on veut au contraire investir de l'intérieur pour mieux l'étudier ou de poser des questions qui peuvent laisser sourdre, même si ce n'est pas le but, des problèmes d'éthique, car l'on craint de disqualifier son objet, de scier la branche que l'on observe.

À lire une bonne partie de cette littérature, on est frappé par la mythification des pratiques « traditionnelles » qui est opérée, par la présence d'une conviction souvent laissée en arrière-plan mais quelquefois exprimée : éleveurs, chasseurs, bouchers, aficionados,

[29]. Nous avons essayé de montrer la fécondité de cette démarche : Eric BARATAY, « Représentations et métamorphoses de la violence : la corrida en France (1853 à nos jours) », *Revue Historique*, 1997, 2, p. 489-520.

etc., seraient les seuls à savoir traiter et aimer « correctement » les bêtes tandis que les urbains et les protecteurs (ils se confondent souvent) ne seraient que des zoolâtres dangereux, responsables d'une dérive des rapports de l'homme avec l'animal, d'une déviation des sentiments. Cela revient à créer un modèle normatif dont on ne voit ni la légitimité, ni le fondement, et qui n'est pas recevable pour un historien. En quoi, les pratiques du monde rural, par exemple, seraient-elles le parangon de la relation à l'animal ? En quoi, autre exemple, les efforts séculaires des éleveurs et des zootechniciens pour élever les dimensions et les rendements du bétail sont-ils plus nobles que ceux entrepris pour diminuer la taille des animaux de compagnie ? Peut-on vraiment dire qu'une volonté débridée de maîtriser la nature s'affirme plus dans le second cas que dans le premier ? Il y a là une difficulté à aborder sereinement de nouveaux aspects de la relation à l'animal, notamment l'animal de compagnie dans les milieux urbains, un thème où les enquêtes de terrain sont justement bien rares[30].

On trouve les mêmes problèmes du côté des sociologues car ils ont peu écrit sur le sujet. Certains ont donné de brillants essais mais qui reposent sur des affirmations jamais vérifiées et qui semblent avoir surtout pour but de légitimer des convictions personnelles[31]. Les travaux sérieux ont souvent préféré aborder le sujet par l'angle statistique (en matière de démographie ou d'économie[32]) jugé plus neutre et plus facile, un signe supplémentaire de la difficulté à prendre pied sur le terrain des sensibilités contemporaines.

---

[30]. Bernadette LIZET, Georges RAVIS-GIORDANI (éd.), op. cit., p. 11, constatent la faible place de la ville, de la banlieue et de l'animal de compagnie dans les réflexions des ethnologues. On citera Yves DELAPORTE, « Les chats du Père-Lachaise. Contribution à l'ethnozoologie urbaine », Alain COURET, Frédéric OGE, *Histoire et animal*, Toulouse, Presses de l'I.E.P., 1989, t. 1, p. 355-371, qui contredit le cliché de l'isolement affectif des « mémères-à-chats-dans-les-cimetières ».

[31]. Serge MOSCOVICI, « Une vie d'objet d'art », *Autrement*, 56, 1984, p. 54-57 ; Paul YONNET, *Jeux, modes et masses. Les français et le moderne, 1945-1985*, Paris, Gallimard, 1985.

[32]. François HERAN, « Les animaux domestiques », *Données sociales*, 1987, p. 417-423, et « Chats contre chiens. Eléments statistiques pour une histoire sociale des intellectuels », Alain COURET, Frédéric OGE (éd.), op. cit., t. 1, p. 373-396 ; Nicolas HERPIN, G. GRIMLER, D. VERGER, « Les Français et leurs animaux familiers : des dépenses en fortes hausses », *Economie et statistique*, 241, 1991, p. 53-60 ; Nicolas HERPIN, D. VERGER, « Sont-ils devenus fous ? La passion des Français pour les animaux familiers », *Revue française de sociologie*, XXXIII, 1992, 2, p. 265-286.

Bref, le lecteur l’aura compris : les travaux et les débats ne manquent pas.

ANNEXE A :

THESES MANUSCRITES (LETTRES, ARCHEOLOGIE)

AMY DE LA BRETEQUE F., « Le motif du lion dans l'art et la littérature du Moyen Age. Recherche sur la mentalité et la civilisation », Paris III, 1986.
AUXIETTE G., « Mille ans d'occupation humaine. Mille ans d'élevage. L'exploitation des animaux du bronze final à l'augustéen dans la vallée de l'Aisne », Paris I, 1994.
BAILON S., « Amphibiens et reptiles du Pliocène et du quaternaire de France et d'Espagne : mise en place et évolution des faunes », Paris VII, 1991.
BEGUE D., « Les définitions de la race bovine gasconne dans le Gers, 1821-1901 : concepts, catégorie, institution », Toulouse II, 1986.
BOBIS L., « Contribution à l'histoire du chat dans l'occident médiéval : étude critique des sources », Ecole des Chartes, 1990.
BOSSARD-BECK C., « Villages et terroirs d'élevage dans le Val de Saône en Bourgogne médiévale », Paris, E.H.E.S.S., 1983.
BOUCHET J.C., « Histoire de la chasse à la grande faune (ours, loups, rapaces, lynx, bouquetins) dans les pyrénées françaises du 16e au 20e siècle », Pau, 1988.
BOYER M., « Les métiers de la viande à Lyon de 1860 à 1914 (une étude sur la petite bourgeoisie », Lyon II, 1985.
CAILLE-BELVAL S., « Les bouchers à Lyon sous l'Ancien Régime », Lille, 1958.
CAMPAGNET P.P., « L'animal dans la civilisation du haut archaïsme et dans la littérature épique ancienne de l'Hellade », Paris IV, 1979.
CAULI M., « Le cercle, la plume, le sang. Etude anthropologique des combats de coqs dans le nord de la France », Paris, E.H.E.S.S., 1988.
CHAMPION P., « La figure romanesque du cheval : l'exemple de deux hobereaux écrivains : Barbey d'Aurevilly et La Varende », Le Mans, 1996.
CORDIER J., « Le bestiaire de Verlaine », Paris IV, 1986.
COUTANCIER B., « L'administration des petites pêches en France (1681-1896) : le cas du bordelais », Paris, E.H.E.S.S., 1986.
FERRAND B., « Le chat dans la littérature française du XIXe siècle (1841-1899) », Rennes II, 1983.
GABET P., « L'image équestre en France médiévale », Lille III, 1981.
GARDEISEN A., « Restes fauniques et stratégies de chasse dans le Pléistocène supérieur de la grotte ouest du Portel (Ariège France) », Montpellier III, 1994.
GRANGE Y., « Le cheval oublié. Essai sur les aspects politiques de la relation de l'homme et du cheval », Grenoble, I.E.P., 1981.
HADDAD P., « Les chevillards de la Villette, naissance, vie et mort d'une corporation », Paris X, 1995.
HELL B., « Chasse, rage et possession. Etude sur le culte de Saint-Hubert et sur l'imaginaire du sauvage en Europe occidentale », Strasbourg II, 1992.
HELMER D., « Recherches sur l'économie alimentaire et l'origine des animaux domestiques d'après l'étude des mammifères post-paléolithiques (du Mésolithique à l'âge du Bronze) en Provence », Montpellier, 1979.
HOUBBAIDA M., « L'élevage dans le sud-ouest de la France du douzième au quinzième siècle », Bordeaux III, 1987.
HUBAUD-SADOUL B., « Le loup-garou dans la littérature française et anglo-saxonne », Paris III, 1996.
IGARASHI-TAKESHITA M., « Le thème du lion dans la sculpture romane en Poitou », Poitiers, 1976.
KRAUSZ S., « Les ossements animaux du village gaulois des arènes à Levroux (Indre). Une analyse spatiale », Paris I, 1992.
LACROIX J., « Le conte populaire dans la haute vallée de l'Aude, contes d'animaux et contes facétieux, transcription, traduction, commentaire », Toulouse II, 1971.
LAVOREL G., « Le bestiaire et la création poétique contemporaine (Char, Michaux, Ponge) », Paris IV, 1991.
LEGUILLOUX M., « L'archéozoologie et l'interprétation des sites. Recherches archéozoologiques en Provence romaine et médiévale », Aix-Marseille, 1994.
LEPETZ S., « L'animal dans la société gallo-romaine de la France du nord », Paris I, 1995
MARELLI C., « L'image du chien et du loup dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon », Strasbourg II, 1982.
MAURICE J., « Le bestiaire d'amour de Richard de Fournival et le livre des animaux de Brunetto Latini : les bestiaires dans la seconde moitié du XIIIe siècle », Poitiers, 1989.
MENIEL P., « Les mammifères domestiques en Picardie du néolithique à l'âge du fer », Paris VII, 1984.
PELLEGRIN P., « La classification des animaux chez Aristote », Paris 1, 1988.

PIANA G., « Mémoire et imaginaire d'une pratique cynégétique dans le terroir marseillais. Essai d'ethnographie historique : la chasse au poste », Aix-Marseille, 1992.
POULAIN-JOSSIEN T., « Les animaux domestiques et sauvages en Europe du néolithique au gallo-romain, étude d'ethnozoologie à partir de vestiges osseux : équidés, suidés, bovidés », Paris, 1965.
ROCHE F., « Le cirque dans la littérature et la peinture, deuxième moitié du XIX^{e} siècle », Lyon II, 1986.
RODET-BELARBI I., « La faune à Argentomagus : élevage, artisanats, rites », Paris I, 1989.
SAUNIER-MARTINEAU F., « Le bestiaire dans la sculpture romane de Haute-Auvergne. Archiprêtrie de Mauriac », Rennes II, 1992.
SENEPART I., « Les industries en matières dures animales de l'Epipaléolithique au Néolithique final dans le sud-est de la France », Paris X, 1992.
STERNBERG M., « Le rôle de la pêche dans l'économie vivrière des sociétés protohistoriques du littoral méditerranéen français à travers l'étude de l'ichtyofaune », Paris I, 1993.
TOURNADE M., « La nature dans l'oeuvre de saint François de Sales », Metz, 1987.
VOISENET J., « Bestiaire médiéval. Représentation et imaginaire. L'animal dans les textes du haut Moyen Age occidental », Genève, 1996.
ZEMMOUR C., « Perception du monde par les animaux dans le *Roman de renard*, étude sémantique », Paris IV, 1993.
ZUCKER A., « Classes zoologiques et modes de classement des animaux d'Homère à Elien », Paris, E.P.H.E., 1994.

ANNEXE B :

L'EXEMPLE DE LA LITTERATURE ANGLO-SAXONNE, UN APERCU

Animals and animal products in trade and exchange, *Anthropozoologica*, 16, 1992.
ANDERNSON K., *Hunting in the ancient world*, Berkeley, University of California Press, 1985.
BENTON J.R., voir bibliographie générale.
BLUNT W., *The ark in the park. The zoo in the nineteenth century*, London, Hamish Hamilton, 1976.
BARCLAY H.B., *The role of the horse in man's culture*, Londres, Allen, 1980.
BOAS G., *The happy beast in French thought of the XVII^e century*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1933.
BOYLE K.V., *Upper paleolithic faunas from south-west France. A zoogeographic perspective*, British archaeological reports, International séries, 557, 1990.
BROWN A., *Who cares for animals ? 150 years of the RSPCA*, London, Heinemann, 1974.
CARRINGTON R., voir bibliographie générale.
CARROLL W.M., *Animals convention in English Renaissance*, New York, 1954.
CARSON G., *Men, beasts and gods. A history of cruelty and kindness to animal*, New York, Charles Saibner's Sons, 1972.
CHAPLIN R.E., *The study of animal bones from archaeological sites*, London, Seminar Press, 1971.
CLARK W., *Beast and birds of the middle ages*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1989.
CLASON A.T., *Animal and man in Holland's past*, Groningue, Wolters, 1967.
CLASON A.T. (dir.), *Archaeozoological studies*, Amsterdam, Oxford, North-Holland Publishing Company, 1975.
CLUTTON-BROCK J., *Domesticated animals from early times*, Austin, University of Texas Press, 1981.
CLUTTON-BROCK J., GRIGSON C. (ed.), *Animals and archaeology*, London, International council for archaeozoology, 1983.
CLUTTON-BROCK J., *A natural history of domesticated mammals*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
CLUTTON-BROCK J., *Horse power ; a history of the horse and the donkey in the human society*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.
DARTON R., voir bibliographie générale.
DAVIS S.J., *The archaeology of animals*, New Haven, Yale University Press, 1987.
DE LEWIE D., *The modern idea of the prevention of cruelty to animals*, New York, 1947.
DONATUS M., *Beasts and birds in the lives of the early irish saints*, Philadelphia, author, 1934.
DOUGLAS N., *Birds and beasts of the greek anthology*, London, Minerva Press, 1928.
DOWNS I.F., *The moderne French illustrated bestiary*, Santa Barbara, Downs, 1984.
FISHER J., voir bibliographie générale.
FRENCH R.D., *Antivivisection and medical science in Victorian Society*, London, Princeton University Press, 1975.
GATHERCOLE P., *Animals in medieval French manuscript illumination*, Lewiston, Mellen, 1995.
HARWOOD D., *Love for animals and how it developed in Great Britain*, New York, Colombia University Press, 1928.
HASTINGS H., *Man and beast in French Thought of the eighteenth century*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1936.
HICK C., *Animals in early medieval art*, Edimburgh, Edimburgh University Press, 1993.
JANSON H.W., *Apes and ape lore in the Middle Age and the Renaissance*, London, Studies of the Warburg University, 1952.
JENNISON G., *Animals for shaw and pleasure in ancient Rome*, Manchester, Manchester University Press, 1937.
KETE K., *The beast in the boudoir : Petkeeping in the 19th century Paris*, Berkeley, University of California Press, 1994.
KLINGENDER F., *Animals in art and thought to the end of the Middle Ages*, London, Routledge, 1971.
LAMBTON L., *Beasty buildings. The national trust book of architecture for animals*, London, Jonathan Cape, 1985.

LANSBURY C., *The old brown dog : women, workers and vivisection in Edwardian England*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985.
LEWINSHON R., voir la bibliographie générale.
LEY W., voir la bibliographie générale.
LILJA S., *Dogs in ancient greek poetry*, Helsinki, Societas Scientificarum Fennica, 1976.
LINDNER K., voir la bibliographie générale.
LLOYD J.B., *African animals in Renaissance litterature and art*, Oxford, Clarendon Press, 1971.
LYTTON-SELLS A., *Animals poetry in French and English litterature*, Bloomington, Indiana University Press, 1955.
MANNING A., SERPELL J. (éd.), *Animal and human society. Changing perspective*, London, New York, Routledge, 1994.
MASON I.L. (éd.), *Evolution of domesticated animals*, London, Longman, 1984.
O'FLAHERTY W.D., *Women, androgynes and other mythical beasts*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.
OSBORNE M.A., *Nature, the exotic and the science of French colonialism*, Bloomington-Indianapolis, Indianapolis University Press, 1994.
PATTISON I., *The british veterinary profession, 1791-1948*, London, Allen, 1984.
PEEL L.J., TRIBE D.E., *Domestication, conservation and use of animal ressources*, Amsterdam, Elsevier, 1983.
PINNEY R., *The animals in the Bible*, Philadelphia, 1964.
POLLARD J., *Birds in greek life and myth*, London, Thames and Hudson, 1977.
Reinardus. Yearbook of the international reynard society, Amesterdam, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
RAWSON J., *Animals in art*, London, British Muséum, 1977.
RICHARDSON W., voir la bibliographie générale.
RICHTER G.M., *Animals in greek sculpture : a survey*, London, Oxford University Press, 1930.
RITVO H., *The animal estate. The English and other creatures in the Victorian age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987, London, Penguin, 1990.
ROSENFIELD COHEN R., *From beast machine to man machine. Animal soul in French letters from Descartes to La Mettrie*, New York, Oxford University Press, 1968.
ROWLAND B., *Animals with human faces : a guide to animal symbolism*, London, Allen and Unwin, 1973.
RUPKE N.A. (ed.), *Vivisection in historical perspective*, London, Routledge, 1987.
SAUER C.O., *Seeds, spades, hearths and herds. The domestication of animals and foodstuffs*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1969.
SCULLARD H.H., *The elephant in the greek and roman world*, London, Thames and Hudson, 1974.
SERPELL J., *In the company of animals. A study of human-animal relationships*, Oxford, Blackwell, 1986.
SORABJI R., *Animal minds and human morals. The origin of the western debate*, London, Duckworth, 1993.
SZASZ K., *Petishism : pet cults of the western world*, London, Hutchinson, 1968.
TESTER K., *Animals and society : the humanity of animal rights*, London, Routledge, 1991.
THOMAS K., *Man and the natural world. Changing attitudes in England, 1500-1800*, Hardmondsworth, Penguin Books, 1983 (traduction : Gallimard, 1985).
THOMPSON F.M. (ed.), *Horses in european economic history. A preliminary canter*, British agricultural history society, 1983.
TOYNBEE J., *Animals in roman life and arts*, London, Thames and Hudson, 1973.
TUAN Yi-Fu, *Dominance and affection. The making of pets*, New Haven, Yale University Press, 1984.
TURNER J., *Reckoning with the beast. Animals, pain and humanity in the victorian mind*, London, Johns Hopkins University Press, 1980.
UCKO P., DIMBLEBY G., *The domestication and exploitation of plants and animals*, Chicago, Aldine-Atherton, 1969.
URQUHART J;, *Animals on the farm. They history from the earliest times to the present day*, London, MacDonald, 1983.
VAN DEN BROEK R., *The myth of the phoenix according to classical and early christians traditions*, Leiden, Brill, 1972.
VESEY-FITZGERALD B., *The domestic dog. An introduction to his history*, London, Routledge, 1957.
WARTHON V., voir la bibliographie générale.

WESTACOTT E., *A century of vivisection and anti-vivisection. A study of their effect upon science, medecine and human life during the past hundred years*, Ashingdon, Daniel, 1949.
ZEUNER F., *A history of domesticated animals*, London, Hutchinson, 1963.